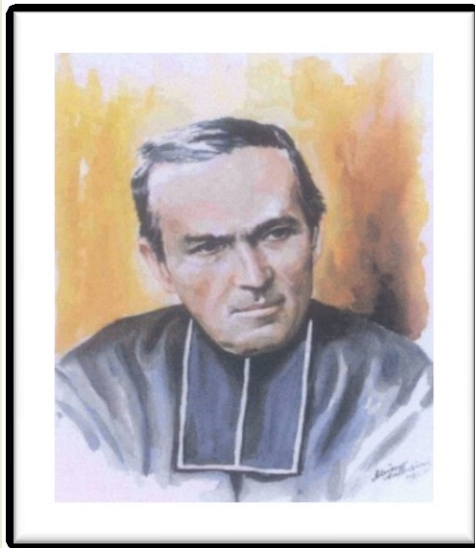


UN PRÊTRE SELON L'ÉVANGILE



*Le Vénérable Antoine Chevrier (1826-1879)
Fondateur de la Providence du Prado*

Il y a cent ans, mourait à Lyon, en France, un saint prêtre, grand ami et fils spirituel du Curé d' Ars. Nous voulons parler du Vénérable Père Antoine Chevrier. Sa vie sacerdotale fut toute orientée vers l'imitation la plus exacte possible de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon cette parole que le bon Père aimait répéter: le prêtre est un autre Christ. Grand amant et athlète de la pauvreté, le Père Chevrier exerça son apostolat auprès des plus déshérités et partagea leur dénuement.

Convaincu du fait que l'ignorance religieuse est un des plus grands ennemis de la Foi et de la sainteté, le Père Chevrier fonda une Congrégation religieuse destinée à poursuivre l'oeuvre des catéchismes et le ministère paroissial en milieu ouvrier. C'était la Société des Prêtres du Prado auxquels furent affiliés des religieuses partageant le même apostolat.

L'oeuvre des catéchismes consistait à recueillir des enfants pauvres, âgés de 14 à 20 ans et à leur enseigner le catéchisme plusieurs heures par jour, pendant une période de cinq mois, à la suite de laquelle ils faisaient leur première communion et recevaient la confirmation. Ces jeunes, garçons et filles, - il y en avait parfois jusqu'à 160 à la fois - étaient hébergés gratuitement par les Pères et Soeurs du Prado. Leur formation terminée, ils retournaient dans le monde très souvent tout à fait transformés et lancés sur une piste chrétienne pour le reste de leur vie. Le Cardinal Caverot, confirmant un jour au Prado, déclara n'avoir pas rencontré d'enfants mieux instruits ni plus pieux. «Je cherche à faire pénétrer Dieu en eux par les yeux, par les oreilles, par tous les pores», dit le Père Chevrier. Les groupes se succédaient les uns après les autres au rythme de deux par année, de sorte que de 1861 à 1944, 14,168 enfants passèrent au Prado, soit 9,697 garçons et 4,471 filles. Les Pères s'occupaient des garçons, les Soeurs des petites filles.

Pour le Père Chevrier, cette oeuvre des catéchismes n'était qu'une amorce pour une oeuvre plus grande. Ce qu'il rêvait de former c'était des prêtres pauvres, de saints prêtres qui iraient oeuvrer dans les paroisses de milieu ouvrier et qui seraient soumis à la pratique des conseils évangéliques, sous un règlement approprié à leur ministère et le favorisant dans toute son étendue.

«Nous (les prêtres) devons briller dans le monde par notre lumière, c'est-à-dire par nos bons exemples, par nos vertus. Nous devons pratiquer les vertus opposées aux vices du monde, et plus le monde est gâté, corrompu, plus nous devons briller à ses yeux par les actes contraires et l'entraîner, l'étonner par nos paroles et surtout par nos exemples.

«Plus le monde aime le luxe, la richesse, plus nous devons aimer la pauvreté. Plus le monde aime le bien-être, la mollesse, plus nous devons briller par la mortification et la pénitence, la charité et le dévouement. Il faut que le monde voie nos oeuvres.

«C'est dans la pauvreté que le prêtre trouve sa force, sa puissance et sa liberté. Que peut-on contre un prêtre pauvre et détaché? Aujourd'hui plus que jamais, il faut être pauvre pour lutter contre le monde, contre les jouissances terrestres. Le luxe et le bien-être qui prennent un accroissement prodigieux partout.

«Le prêtre ne doit pas suivre le monde, il doit aller devant, et être son maître pour l'arrêter et le conduire. Si le prêtre fait comme le monde, comment pourra-t-il le conduire et l'instruire? A nous d'agir autrement que le monde, et de lui donner des exemples opposés aux siens.»

Voir cet idéal de vie concrètement vécu par les prêtres, telle était la pensée maîtresse du Père Chevrier, le but vers lequel tendait ses efforts et la mission particulière qui lui fut, pourrait-on dire, révélée par Dieu. Il mit toute son âme à sa réalisation.

C'est ainsi que plus tard, à côté de l'oeuvre des catéchismes, se développa la fondation de la Société des Prêtres du Prado. Des

confrères se joignirent d'abord à lui, mais avec le temps, voyant que plusieurs ne rentraient que difficilement dans ses vues, il résolut de fonder lui-même une pépinière sacerdotale et d'acheminer les jeunes à l'ordination. «Nous ne pourrons jamais rien faire qui vaille, écrivait-il, sans la grâce du bon Dieu d'abord, et sans avoir des hommes sortis de la maison.»

L'école cléricale regroupa d'abord une vingtaine d'élèves. Le Père Chevrier se montrait d'autant plus sévère qu'il ne demandait pas un sou de pension. Et, de son vivant, le Père Chevrier eut le bonheur de voir de ces enfants monter au saint autel. Il fit aussi l'expérience du prêtre du Prado en milieu paroissial. Il vit l'oeuvre se développer lentement, selon son idéal. Cependant, que de souffrances, que d'épreuves pénibles, que d'échecs même pour arriver à son épanouissement!

De vingt élèves qu'elle comptait au début, l'école cléricale en a eu soixante-treize l'année de la mort du Père Chevrier et seize ans plus tard, il était sorti de cette maison soixante-dix prêtres et deux évêques.

Avant de jeter un coup d'oeil sur les principales vertus de ce saint prêtre, traçons d'abord les grandes lignes de sa vie.

Antoine Chevrier naquit à Lyon, le 16 avril 1826. Sa mère le consacra à la Sainte Vierge dès sa naissance. Chaque samedi, suivant une coutume lyonnaise, elle montait au Sanctuaire de Fourvière, pour entendre la sainte Messe. «O mon Dieu, ô sainte Vierge», disait-elle en parlant de l'enfant qu'elle portait, «il est à Vous, je vous le donne! S'il ne doit pas Vous servir de tout son coeur, retirez-le de ce monde après son baptême.»

C'est d'une main ferme qu'elle forma Antoine, son fils unique, à qui elle inspira une foi capable de transporter les montagnes.

Elle veillait à ce qu'il ne perde jamais son temps; elle lui apprit à s'occuper du ménage, de son linge, et même à tricoter ses bas. Le père d'Antoine, homme doué d'une grande tendresse, pressentait que son fils deviendrait une gloire pour la famille.

L'enfant fit sa première communion, à 11 ans, le 16 mars 1837. A partir de ce jour, il sollicite et obtient le privilège de servir la première messe de 5hres le matin. Il le fit avec la plus grande fidélité, en hiver comme en été. Il n'était pas rare que le prêtre le trouvait glacé sur le porche, attendant l'ouverture de l'église. L'Eucharistie l'attirait comme un aimant. Il aimait plus tard se rappeler ses adorations d'enfant. «Ah! disait-il, que n'ai-je la tendre piété de mes jeunes années alors que, tout rempli de l'amour de Dieu et ne sachant comment l'exprimer, je m'écriais: «Je Vous aime, ô mon Dieu, grand comme le ciel et la terre!»

Comme tous les enfants, Antoine aimait le jeu en pleine nature et son ardeur le faisait souvent choisir comme chef de groupe par ses compagnons. Il s'appliquait avec non moins d'ardeur à l'étude. S'il se négligeait en quelque chose sa mère ne le lui pardonnait pas; elle le réprimandait et l'envoyait au lit: «Allez vous coucher monsieur», disait-elle. Ce mot le glaçait. «Oh! Non maman, je ne veux pas être un monsieur, je suis ton petit Antoine.» Et l'enfant sanglotait parfois des heures avant que sa mère vienne lui donner le baiser qui l'assurait de son pardon et de son amour.

A 14 ans, il entra à l'école cléricale de St-François. Il suivit en trois ans le programme prévu pour cinq ou six ans. En octobre 1843, il franchissait les portes du petit séminaire de l'Argentière qui comptait alors 350 élèves. Trois ans plus tard, Antoine a un peu plus de 21 ans et demi, il prend la soutane au grand séminaire de Saint Irénée, à Lyon. Il recevra la tonsure sept mois plus tard, le 29 mai 1847.

Cette année 1847 marquait le premier anniversaire des Apparitions de la Très Sainte Vierge à la Salette. Perdu dans une foule de 25,000 personnes, Antoine Chevrier, ce 19 septembre, priaît avec beaucoup de ferveur sur la sainte Montagne. La Vierge seule, sans nul doute, discerna quel héros de pénitence et de pauvreté se préparait dans ce jeune séminariste. Toute sa vie, le Père Chevrier, restera un grand dévot à Notre-Dame de La Salette et, plus tard, la statue de cette Vierge en pleurs aura place dans la chapelle du Prado.

Enfin, après avoir franchi les diverses étapes, malgré une santé défaillante, Antoine voit arriver le grand jour tant désiré de l'ordination sacerdotale. C'est le 25 mai 1850. Il est âgé de 24 ans.

«Un prêtre, c'est un autre Christ.» Cette phrase que le nouvel élu répétera sans cesse et qui exprime toute sa vie, on la retrouve déjà dans ses notes de retraite préparatoire à l'ordination. Avec quelle ardeur vivra-t-il désormais cette devise!

Trois jours après son ordination, le Père Chevrier est nommé vicaire à St-André, paroisse de 5 à 6,000 âmes. Le milieu est si difficile à évangéliser que les prédécesseurs ont tous échoué. Le jeune apôtre n'en a que plus de zèle et pendant sept ans, il se donnera à ce ministère jusqu'à l'épuisement de ses forces.

Noël 1856... Cette nuit-là, l'Abbé Chevrier, seul devant la Crèche, reçoit une grâce extraordinaire d'amour de Dieu et comme une vue prophétique de sa mission d'avenir. Il disait: «C'est la fête de Noël qui m'a converti. C'est à Saint-André qu'est né le Prado. C'est en méditant, la nuit de Noël, sur la pauvreté et

l'humilité de Notre-Seigneur, que j'ai résolu de tout quitter et de vivre le plus pauvrement possible.»

Pour échapper à toute illusion, il recourt aux guides de son âme, et va, en dernier ressort, consulter le saint Curé d'Ars: «Mon Père, j'ai constamment présentes à la mémoire ces paroles de l'Évangile: «Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le fruit aux pauvres et suivez-Moi. Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut-être Mon disciple.» «Il me semble que Dieu m'appelle à cette vie de pauvreté et de perfection; cependant je ne voudrais pas renoncer au ministère paroissial; sans cela je n'hésiterais point à entrer dans un ordre religieux.»

Le Père Chevrier ne révéla jamais les paroles qui lui furent dites par le Curé d'Ars, mais on sait qu'après cet entretien, il n'eut plus aucun doute et se lança héroïquement sur la voie de la pauvreté. Il échangea tous ses beaux meubles contre des objets rustiques. Le Père Chevrier eut, par la suite, de fréquentes rencontres avec le saint Curé d'Ars qui aimait l'appeler «son fils, son très cher fils.»

En août 1857, l'Abbé Chevrier fut nommé aumônier de la Cité de l'Enfant-Jésus. Cette cité - genre petit village - regroupait surtout des enfants miséreux, des ménages pauvres. Il était dirigé par son fondateur M. Camille Rambaud (dénommé Frère Camille par son affiliation au Tiers-Ordre de Saint-François), homme riche qui consacra toute sa fortune à la mise sur pied de ce projet au service des pauvres. Il devint prêtre en 1860. Il ne fallait rien de plus pour fasciner le Père Chevrier déjà épris de l'idéal évangélique de la sainte pauvreté. On le retrouve plus de trois ans à l'oeuvre dans ce milieu. C'est là qu'il mûrit son projet des «catéchismes» et la fondation d'une Société de Prêtres.

«Je promets à Jésus-Christ, avait-il écrit en mai 1858, de chercher des confrères de bonne volonté, afin de me les associer pour vivre ensemble de la même vie de pauvreté et de sacrifice, afin de travailler plus efficacement à notre salut et à celui de nos frères, si telle est Sa volonté.» Ces premiers collaborateurs, il les trouva à la Cité de l'Enfant-Jésus dans la personne de Frère Pierre (M. Pierre Louat) qui se fera plus tard Mariste, mais qui sera auparavant le bras droit de l'Abbé Chevrier. Il y avait aussi pour l'oeuvre féminine, Soeur Amélie et Soeur Marie.

COMMENT NAQUIT LE PRADO

L'oeuvre des catéchismes inaugurée à la Cité de l'Enfant-Jésus puis transplantée dans deux petites maisons, une pour les religieuses et les petites filles, l'autre pour les religieux et les garçons, n'avait pas de local approprié pour sa bonne administration. On cherchait un lieu pour réunir de façon adéquate les deux organismes. Le Frère Pierre insistait sans cesse, le Père Chevrier hésitait beaucoup, car il ne voyait pas encore clairement la voie où Dieu l'appelait. Pendant un an, il chercha. Il parcourait les rues de Lyon et revenait toujours en face d'une méchante construction: Le Prado. «Il y avait plus d'un an, dit le Père Chevrier, que je la regardais avec convoitise, et, dans ma prière, je disais: «Mon Dieu, donnez-moi cette maison, et je Vous donnerais des âmes.» Un jour, il vit sur la porte: «A vendre ou à louer.» Il fut comme ébloui; toutes ses hésitations tombèrent d'un seul coup. Il entra.

Mais qu'était le Prado? Depuis 25 ans, c'était une salle de danse de réputation plus que douteuse, dans le célèbre quartier de la Guillotière à Lyon. Un millier de personnes pouvaient y danser à l'aise. Le Père Chevrier décida de l'acheter n'ayant pas un liard en poche. Un bon prêtre ami lui paya la première année de loyer et la Divine Providence prit soin de l'aider à tout compléter et même à agrandir considérablement la maison lorsque le besoin s'en fit sentir. On transforma la salle de bal en une grande chapelle et en une école préparatoire à la première communion. Le bail signé le 30 novembre, le Père Chevrier prit possession des lieux le 10 décembre 1860. L'église de Lyon célébrait à la fois la solennité de l'Immaculée Conception et la fête de Notre-Dame de Lorette; le Père fut très sensible à la coïncidence qui unissait le transport de la maison de la Sainte Vierge en Chrétienté, et le changement du Prado passé du diable à Dieu. Ce fut ce jour-là seulement que le bal cessa. Aucune affiche n'en avait annoncé la fin, et de nombreux habitués eurent la stupéfaction de voir «un curé» leur ouvrir la porte. Le Père aimait à raconter en souriant: «Ils prenaient leurs jambes à leur cou, et se mettaient à courir comme s'ils avaient vu le diable.»

Ce vieux Prado délabré avait des attraits indéfinissables pour le coeur du pauvre et de l'ouvrier. Cette chapelle, la plus pauvre de Lyon, fut vite remplie le dimanche et aux instructions du soir. «En passant le long de ces murs noircis et branlants, disait le Père, l'ouvrier pensera: «Ce prêtre n'est pas logé mieux que moi; je ne craindrai pas d'aller à lui.» Et de fait, on accourait à lui.

C'est au Prado que s'écoula la plus belle époque de la vie du Père Chevrier. Dans ce milieu de rude pauvreté, il continuera d'user sa vie au service des pauvres et des enfants, délaissant tout calcul de sagesse humaine dans le don total de lui-même à Dieu.

C'est au Prado que le Père Chevrier mourra en saint, le 2 octobre 1879.

Il y aurait bien des pages à écrire sur l'admirable vie de ce saint prêtre, mais nous devons forcément nous limiter. Nous tenterons cependant d'offrir, dans les pages suivantes, un aperçu de ses grandes vertus.

PAUVRE ET MENDIANT

L'oeuvre de prédilection du Père Chevrier, c'était l'instruction chrétienne de la jeunesse pauvre. Il éprouva de bonne heure un invincible attrait à recueillir les malheureux enfants qui vagabondaient dans les rues des grandes villes. Autant ces infortunées créatures inspirent de répugnance à la plupart des riches, autant le saint prêtre se sentait pénétré pour elles de compassion et d'amour. Les plus rebutants aux yeux de la nature étaient ceux qu'il affectionnait le plus.

Un jour, comme l'abbé Chevrier rentrait chez lui, il rencontra sur son chemin un enfant hâvre, déguenillé, qui fouillait les balayures des rues. L'abbé s'arrêta à l'observer. L'enfant, ayant trouvé des écorces de melon, se mit à les dévorer à belles dents. L'abbé lui adressa la parole.

- Tu as donc bien faim, mon petit ami?*
- Oh! Oui! Monsieur, j'ai toujours faim, toujours.*
- Est-ce que tes parents ne te nourrissent pas?*
- Je n'ai point de parents; ou, si j'en ai, c'est comme si j'en avais pas: ils ne s'occupent pas de moi.*

- Et où demeures-tu?
- Tantôt ici, tantôt là: dans les maisons en construction, dans les bateaux du Rhône, sous les ponts...
- Veux-tu venir avec moi?

L'enfant ouvrit de grands yeux; la bonne figure de l'inconnu lui inspira confiance.

- Avec vous? Je veux bien; est-ce que vous me donnerez à manger?
 - Tant que j'aurai, répliqua l'abbé en riant; je ne te promets qu'une chose: je partagerai avec toi; si tu viens à manquer c'est que je manquerai moi-même.
 - Et qu'est-ce que vous me ferez faire pour la peine
 - Je tâcherais d'abord de faire de toi un homme, au lieu d'un camarade des animaux de la rue, avec lesquels tu vagabondes.
- L'enfant le suivit; il ne l'a plus quitté; il est resté dans l'oeuvre du Père Chevrier.

A ce premier abandonné, prémices de tant d'autres recueillis à sa suite, s'en ajoutèrent promptement un deuxième, puis un troisième et un quatrième. On se serrait pour tenir tous dans l'étroite mesure; on y couchait côte à côte sur le plancher, en attendant mieux.

Les hôtes de la pauvre habitation atteignirent bientôt le chiffre d'une douzaine, puis il y en eut vingt, puis trente, et le nombre alla toujours en augmentant.

Cependant il faut faire vivre tout ce monde: le Père Chevrier n'aimait pas qu'on allât quêter chez les riches; mais dans l'ardeur de sa charité, il triomphait de son amour-propre pour quêter lui-même à la porte de l'église de la Charité. Il s'est passé bien des choses intéressantes à cette porte de la Charité où le

bon Père se tenait tout préoccupé d'un plan d'agrandissement. Cinquante mille francs lui étaient nécessaires, d'après ses calculs, pour l'exécution; mais arriverait-il jamais à rejoindre cinquante mille francs? Et voilà qu'une bonne dame lui glissa en passant, une liasse de billets: «Prenez, dit-elle, cela n'entrerait pas dans l'aumônière!» Il y avait cinquante mille francs.

Mais si la divine Providence récompensait l'humilité du généreux mendiant, elle ne lui ménageait pas non plus les épreuves. Bien des fois le plus clair de ses profits consistait en une récolte d'outrages.

Deux agents de police crurent un jour de leur devoir d'arrêter ce violateur de la loi et de le conduire au poste. Le Père les suivit sans résistance et fut présenté au commissaire.

- Comment! lui dit ce dernier, vous portez une soutane et vous donnez de méprisable, ce lâche exemple de mendier à la porte d'une église! D'abord, êtes-vous prêtre?

- Oui, je le suis.

- Mais pourquoi mendiez-vous?

- C'est pour mes enfants.

- Quels enfants?

- Cinquante à soixante, tant filles que garçons, à l'éducation desquels je me suis consacré.

- Ah! Vous avez une école? Eh bien, vos élèves doivent vous payer, ils doivent entretenir vous et eux.

- Hélas! Monsieur le Commissaire; ils sont tous plus indigents les uns que les autres; ce sont vos clients habituels, autant que les miens, et avant de venir chez moi, plusieurs certainement ont passé par votre bureau.

- Et que faites-vous de ces va-nu-pieds?

- Je tâche de les chausser et de les nourrir, pour commencer; puis de les moraliser, d'en faire des hommes et des chrétiens, et lorsqu'ils ont le sentiment de leur grandeur, quand je vois qu'ils peuvent faire leur chemin dans le monde, je les rends à la société, tout en les suivant encore, les encourageant, les fortifiant après leur départ de la maison.

Ce commissaire, homme juste et bien pensant, vit à qui il avait à faire. Changeant de ton: «Allons, monsieur l'abbé, je vois que nous travaillons tous deux sur le même gibier. Mais les résultats sont différents: vous, après un séjour plus ou moins long, vous les lâchez de la cage, régénérés, transformés, vous les rendez à la société, et ils sont alors des hommes de bien. Et moi, après un séjour plus ou moins long peut-être dans la cage à laquelle je les ai livrés. Je m'aperçois que loin d'être transformés, ils ne sont que plus mauvais; ce ne sont pas des hommes que je rends à la société, mais des bêtes féroces. Allez, monsieur l'abbé, votre rôle est plus noble et plus fructueux que le mien. Mais, dites-moi, s'il vous plaît, votre nom et votre adresse.

- Je m'appelle Chevrier, et j'habite la Guillotière.»

A ces mots, deux larmes s'échappèrent des yeux du commissaire. Il le connaissait depuis longtemps de réputation, et il ne put retenir son émotion en voyant qu'il avait à sa barre cet homme dont tout Lyon admirait la générosité, le dévouement et la sainteté.

- Ah! Monsieur l'abbé, reprit-il, continuez votre oeuvre de régénération; elle est plus utile que toutes nos maisons centrales; continuez de quêter pour vos enfants. Vous ne serez plus inquiété; et moi-même je veux prendre part à votre bonne oeuvre et augmenter votre quête.

Ce disant, il lui tendit deux pièces de vingt francs que le pauvre Père prit avec une grande reconnaissance, remerciant Dieu de ce que l'aventure se terminait ainsi.

On pourrait rapporter une foule de petits faits à propos de cette quête. Les passants lui demandaient quelquefois pour qui il quêtaît, et alors le Père parlait de ses enfants avec le langage du coeur. Souvent, les pauvres, les mendiants l'interpellaient aussi, ou se plaignaient qu'il vint prendre leur part, et le Père, toujours bon et compatissant, s'il voyait que réellement ils n'eussent rien ou presque rien, prélevait sur sa propre récolte. «Les mendiants, leur disait-il, doivent former une famille, ils sont bien assez malheureux d'autre part, sans se quereller et se jalouser entre eux!»

Que de fois il a été insulté, outragé, tourné en dérision! Un jour, un homme entrant à l'église de la Charité, remarque le Père Chevrier tenant humblement sa petite bourse à la main. Il est indigné de voir un homme jeune mendier; il le reprend vertement, lui dit qu'il n'est pas à sa place, qu'il devrait travailler plutôt; qu'il donne là un exemple déplorable, odieux. Encouragé par le silence absolu du pauvre quêteur, il épuise contre lui tout un répertoire d'injures.

Voyant qu'il n'obtint aucune réponse, il se lasse enfin, se retire et raconte à sa femme, en rentrant au logis, qu'il a vu un curé mendier à la porte de l'église de la Charité: «Ah! je l'ai joliment relevé de son péché de paresse, ajouta-t-il, je lui ai dit ses quatre vérités, et s'il recommence, il n'a pas de coeur!»

- Comment, lui répond sa femme, tu as insulté un prêtre à la porte de l'église de la Charité? Mais c'est le Père Chevrier, le père des pauvres, dont tu as entendu parler naguère avec tant

d'éloges. Ah! Tu as insulté le Père Chevrier, il n'y a pas de quoi t'en faire gloire!»

En entendant prononcer le nom du Père, cet homme change de visage, et autant il paraissait furieux contre le mendiant qu'il ne connaissait pas, autant il est rempli d'admiration pour un prêtre qui se dévoue aux enfants au peuple. Il le connaissait en effet de réputation depuis longtemps, et bien qu'il ne l'eût jamais vue, il le regardait comme un saint.

Sans perdre un moment, il retourne sur ses pas, retrouve encore le Père à la même place, se jette à ses genoux, et le supplie de lui pardonner les injures qu'il venait de lui adresser.

«Je ne savais pas que vous fussiez le Père Chevrier, et voilà pour réparer l'intempérance de mon langage.» Tout en parlant, il déposait une très forte somme dans sa bourse.

Le Père Chevrier le relève doucement, le priant de se calmer: «En effet, lui dit-il, vous avez été sévère pour un acte que l'Évangile ne blâme point, et auquel bien des saints se sont livrés. Mais en ce qui me concerne personnellement, n'ayez aucun regret, je mérite pire!» Et comme à son tour, l'insulteur confus ne répliquait rien: «Je vous le répète, n'ayez aucun regret, conclut malicieusement le vénéré mendiant; pour peu que cela vous agrée, vous pouvez recommencer pour la même somme.»

Cette pratique du Père Chevrier, les prêtres du Prado l'ont continué après lui chaque vendredi, et ce n'est pas la moins méritoire des traditions qu'il leur a léguées.

CHARITÉ LÉGENDAIRE

Il n'était encore que vicaire qu'on le voyait déjà dévoré de zèle pour le bien de ses frères, se dépouillant de tout pour leur venir en aide, s'épuisant dans les divers travaux d'un continuel apostolat. «Sa charité était sans limites, raconte un de ses collègues: il donnait absolument tout ce qu'il avait, il ne gardait rien pour lui et dépassait presque les bornes permises, tellement que sa mère n'arrivait pas à l'entretenir de linge. Elle vint plusieurs fois lui faire des remontrances à ce sujet; elle lui parlait avec autorité, avec sévérité même. Elle lui représentait que ce qu'elle faisait n'était pas pour des inconnus, pour des étrangers, mais pour son enfant. «Justement, mère, répondait-il, ces étrangers sont mes enfants à moi. - Alors ripostait-elle, impatientée, me voilà de ce fait constituée grand-mère de tous ces malandrins? Grand merci!» Il riait et ne se corrigeait point; il ne savait pas ce que c'était de refuser. Sa bourse était à sec, il n'avait plus rien et il trouvait le moyen de donner toujours. Tout y passait, son linge, ses vêtements les plus indispensables, jusqu'à sa chaussure. Il lui arriva dès lors - ce qui fut plus fréquent encore plus tard - d'emprunter les souliers du sacristain, afin d'être assez décentement chaussé pour dire la messe.»

Comme un jour on lui rappelait ce fait: «Qu'est-ce que cela? répondit-il, Notre-Seigneur a bien donné son sang!»

Sa charité croissait encore lorsqu'il voyait la pauvreté compliquée de maladie. Que de soins alors, que de prévenances pour gagner une âme, et comme il savait aisément trouver un mot aimable pour égayer le malade, pour l'attirer doucement à la confession!

Étant vicaire, il soigna pendant deux mois un jeune homme atteint de la petite vérole. Fidèle aux inspirations de la grâce, il ne passait pas un jour sans venir le consoler et l'encourager; et pour dompter les terreurs instinctives et les répugnances de la nature, il ne manquait jamais d'embrasser ce malade sur les deux joues.

Il écrivait à une dame du monde: «Je pensais vous faire un grand honneur en vous invitant à venir peigner mes petits pauvres. Notre-Seigneur a dit que lorsqu'on sert un pauvre, on Le sert Lui-même. Vous avez refusé à Notre-Seigneur ce petit service qu'Il vous demandait et vous vous êtes privée d'une grande grâce. Je l'ai fait à votre place, j'ai été très heureux de remplir ce petit acte de charité, et désormais je ne céderai pas ma place à un autre, car le bon Maître sait payer généreusement le moindre service qu'on Lui rend. Je Lui demande pour vous que vous ayiez un peu plus de générosité.»

Dieu et les âmes: ces deux mots peignent tout entier le Père Chevrier et résument toute son existence.

Cependant le saint prêtre devait trouver une redoutable opposition à son programme apostolique; cette opposition lui venait de la personne la plus puissante pour modérer sa ferveur, de sa propre mère. Elle le savait malade, et s'inquiétait, non sans motif, car elle savait que, pour se mortifier et pour faire plus grosse la part du pauvre, il s'imposait de terribles privations. Quelqu'un alla lui faire un jour la confidence du menu qu'il avait offert à un ami invité à sa table, et qui consistait en un plat de légumes et de pommes. Elle s'écria, à cette révélation, avec son impétuosité ordinaire: «Si c'est ainsi qu'il se traite les jours où il reçoit des amis, quel doit être son régime les jours de pénitence?» Là-dessus, elle se

lève et, bouillant d'impatience, prend le chemin de la Cité de l'Enfant-Jésus, où résidait alors l'abbé.

Celui-ci la reçut avec son affection habituelle et voulut l'introduire au parloir.

- Pas de cela, dit-elle, tu me reçois toujours au parloir comme une étrangère; je veux aujourd'hui t'entretenir dans ta chambre.

- Quelle idée, chère mère! Ne pouvons-nous pas causer ici tout aussi bien?

- Pas tant d'explications; mène-moi dans ta chambre, dans ta chambre et pas ailleurs, insista la mère, refusant de la main le siège qui lui était offert.

Un éclair traversa l'intelligence de l'abbé et lui dévoila le motif secret de cette insistance. Il dut obéir, car déjà la visiteuse avait pris les devants. Il suivait lui-même, comme un écolier en faute et qui s'attend à un orage.

L'orage éclata et fut terrible:

«Quoi! C'est là ton réduit, et voilà ton grabat! Et point de matelas, point de descente de lit, pas même une grille pour te chauffer l'hiver! Je ne m'étonne plus que mon fils soit malade, qu'il toussé, qu'il crache ses poumons: il ne sait pas se conduire. Monsieur est de complexion faible, il ne l'ignore point; mais monsieur dédaigne de se soigner, monsieur veut faire son Curé d'Ars et il s'assassine à plaisir, il s'écrase de pénitence. Tu vas laisser de côté toutes ces extravagances, m'entends-tu? Dès demain je t'enverrai un matelas, et tu l'accepteras, et tu le garderas; ne suis-je pas ta mère, et ne faut-il pas que je reprenne le gouvernement comme jadis et que j'aie du bon sens pour deux? Tu hésites? Tu ne dis pas franchement «oui»?

L'abbé, en effet, balbutiait des «cependant» et des «je vous assure» destinés à calmer la vivacité maternelle, sans se compromettre lui-même ni prendre aucun engagement positif.

- Ah! C'est comme cela! On ne tient pas compte de mes observations, on a l'air de me dire que c'est moi qui ne veux pas comprendre!...

- Mais non, chère mère!

- Que je n'ai plus d'autorité, que je ne suis plus mère que pour mémoire!...

- Mais non, chère mère, mais non, je suis toujours votre petit enfant docile.

- Alors, ce matelas, tu lui feras bon accueil et tu l'installeras sur ta paillasse?

- Je n'ai pas dit cela, chère mère, je ne veux pas commencer à mentir à mon âge!

- Monsieur, vous êtes un entêté, un incorrigible, un insensé, un orgueilleux, conclut Mme Chevrier en refermant la porte de la chambre et laissant son fils à l'intérieur; il me reste à voir... L'abbé se précipita à sa suite, cherchant à la retenir.

- Il me reste à voir si vos supérieurs sont aussi extravagants que vous et j'y vais de ce pas.

Sans vouloir entendre un mot de plus, elle se rendit à l'archevêché et y porta ses plaintes contre son fils. L'impétuosité même qu'elle mit dans ses doléances nuisit à leur efficacité. On lui promit néanmoins qu'on ferait venir l'abbé et qu'on l'inviterait à se mieux traiter.

Mais pouvait-on lui signifier une interdiction absolue? Peut-on dire à quelqu'un: «Sur les traces du divin Sauveur vous irez jusque-là et pas plus loin?»

ZÈLE ET PERSÉCUTIONS

Si l'on voulait tracer un tableau fidèle de ce que fut cette vertu chez le Père Chevrier, il faudrait raconter sa vie toute entière. On vient de voir avec quelle abnégation il se vouait au bonheur des autres et embrassait les intérêts de ses frères, les plus misérables surtout. La fondation de la Providence du Prado exigea de la part du saint prêtre un tel déploiement de générosité, de patience, de constance ou plutôt de véritable héroïsme, qu'elle donne seule la mesure du zèle dont son cœur était dévoré.

Ce qu'il avait créé au prix de tant de souffrances et de sacrifices, il le maintint et le développa de jour en jour, grâce au même dévouement. Rien ne lui échappait: les besoins des âmes, mêmes chez les plus petits et les plus oubliés ailleurs, étaient sans cesse présents à son esprit. «Il faut faire l'impossible, disait-il un jour à une religieuse institutrice du Prado, pour arracher à l'enfer autant que nous le pourrons de ces jeunes âmes, que le démon guette comme une proie assurée. Pauvres petits, les pouvoirs publics ont décidé que le souverain bienfait de la Rédemption serait non avenue pour eux! (Le Père Chevrier parlait des écoles sans Dieu) une loi nouvelle les parque dans un désert moral où il devient impossible à la plupart d'entre eux d'entendre même parler de la loi divine; ne nous décourageons pas; à des besoins extrêmes, inouïs, sans exemple, opposons des efforts extrêmes; Dieu reste le Maître, quoi que fassent et décrètent les hommes; demandons-Lui que la durée de l'épreuve soit abrégée, mais demandons-le Lui par des actes et que notre prière consiste surtout à agir.»

Et comme la Soeur soupirait, se demandant ce qu'il pourrait bien rester de son action chez ceux de ces pauvres enfants qui allaient ou qui iraient bientôt aux écoles sans Dieu:

- «Voyez-vous, ma Soeur, continua-t-il, quand bien même vous ne leur enseigneriez qu'à faire le signe de la croix, c'est déjà quelque chose, c'est le fondement de la religion que vous placez en eux. Le seul nom de Jésus invoqué par ces âmes innocentes, à un âge où la prière a tant d'ingénuité, pourra attendrir le coeur du divin Maître et contribuer à raccourcir le règne de l'impunité. Ils oublieront tout cela me direz-vous? Peut-être! En tout cas vous leur apprenez à n'avoir pas peur des robes noires, et quand plus tard on parlera mal devant eux de Jésus-Christ et de ses ministres, plus d'un se souviendra de sa première enfance et des bonnes Soeurs. Puis, comptez-vous pour rien le bien que, par contrecoup, vous faites aux parents? Ils sont enchantés de voir qu'on s'occupe de leurs enfants. Eux non plus, n'auront plus peur du prêtre, et les écoles catholiques recevront des élèves pour lesquels, sans vous, on n'eût pas songé à elles.»

La sollicitude du Père Chevrier embrassait jusqu'aux enfants idiots et ne savait pas laisser dans l'abandon ceux que la divine Providence y a condamné, au moins en apparence. Une Soeur était chargée de ces handicapés. Un jour, il lui demanda si elle leur faisait bien régulièrement le catéchisme.

- Je le fais quand j'ai le temps, mon Père; mais, vous comprenez, pour ce à quoi cela sert!...

- Cela sert toujours, ne fût-ce qu'à vous, en vous faisant exercer une charité particulièrement pénible et pratiquer l'obéissance. N'oubliez jamais que le catéchisme est toujours et en tout la première oeuvre de la maison.

Et il laissa la bonne Soeur toute confuse de sa négligence et bien résolue à ne plus discuter désormais les ordres qui lui étaient donnés. C'est elle-même qui a raconté la remontrance reçue.

La pierre de touche du zèle, c'est la contradiction. Se dévouer pour une oeuvre, lorsqu'on est encouragé et soutenu par ses confrères et par les laïques, lorsque tout réussi et qu'on reçoit des félicitations de ses supérieurs, c'est une chose que beaucoup de prêtres savent faire. Mais être rebuté, repoussé, trahi, calomnié, persécuté; voir qu'on n'est pas compris ni des uns ni des autres, que les meilleurs mêmes nous taxent d'imprudence et d'exagération, oh! Quelle épreuve pour le pauvre coeur humain! Celui qui est capable de supporter une telle épreuve et de persévérer dans ses saintes entreprises en dépit de toutes les résistances et de tous les blâmes, celui-là a vraiment le zèle évangélique et mérite bien d'être proposé comme modèle. C'est sous cet aspect que nous apparaît le Père Chevrier. Ce n'est pas avec l'esprit du mal qu'il a eu à soutenir la plus terrible lutte; c'est avec des frères, avec des amis de la religion, avec des prêtres bien pensants, mais inspirés par des vues trop humaines et dont l'opposition lui a fait souffrir un véritable martyre.

Un jour, un habitant de Lyon vient le trouver pour lui demander un conseil.

- Je vous écoute, répondit l'abbé, avec son bon et encourageant sourire.

Le visiteur désirait fonder une oeuvre: but, moyens, obstacles prévus, il explique tout de son mieux. L'abbé écoutait toujours.

- J'ai fini, mon Père, j'attends votre appréciation.

L'abbé fixa sur lui un regard profond, empreint d'une certaine tristesse.

- Mon ami, j'ai une question à vous poser, une seule: Êtes-vous prêt à voir votre oeuvre s'écrouler et s'anéantir, après que vous vous serez sacrifié pour elle?

Le visiteur, étonné, réfléchit un instant et ne sachant que répondre, dit qu'il y songerait.

- Je vous donne huit jours pour réfléchir, dit l'abbé Chevrier.

Au bout des huit jours le visiteur reparut et assura qu'il était prêt à voir sombrer son oeuvre, si telle était la volonté de Dieu.

- Êtes-vous prêt à la voir sombrer sous les efforts de ceux mêmes qui vous semblent devoir être ses meilleurs appuis?

- Oui, mon Père.

- Et à supporter la confusion qui s'attache à toute entreprise manquée?

- Oui, mon Père, avec l'aide de Dieu.

- En ce cas, mon ami, vous pouvez marcher.

Le consultant remercia et se décida sur ce mot. Sa confiance n'a pas été trompée; son entreprise a réussi.

Mais avant de se retirer, il demanda à l'abbé Chevrier la permission de l'interroger à son tour.

- Mon Père, lui dit-il, votre ton m'a frappé encore plus que vos paroles. Vous avez donc rencontré, vous, mon Père, beaucoup d'oppositions, beaucoup de difficultés dans votre oeuvre?

- Mon cher ami, Dieu le sait! répondit le Père en levant les yeux au ciel. Et il ne voulut pas s'expliquer davantage.

Mais la nature, sinon l'étendue exacte de ses tribulations n'était un secret pour personne.

Que les pervertisseurs du peuple, ceux qui vivent des vices d'autrui, ceux pour qui les ministres de toute religion sont des

ennemis personnels, fussent hostiles à la transformation du Prado, c'était dans l'ordre: le démon, leur commun inspirateur, ne pouvait voir sans ressentiment une maison qui naguère était toute à lui, passer au service de Dieu. Mais que la malveillance et l'opposition se manifestassent parmi ceux-là même qui devaient bénéficier le plus de l'Oeuvre du saint prêtre, qui devaient avoir en lui le plus puissant de leur collaborateurs, c'est à quoi personne ne se serait attendu; et tout autre que le Père Chevrier eût été découragé par une aussi inconcevable hostilité.

C'est en effet dans les rangs des catholiques que cette hostilité, cette défiance apparurent le plus tôt et durèrent le plus longtemps. Plusieurs membres du clergé lui-même ne pouvaient se réconcilier avec les idées du Père Chevrier et exprimaient bien haut leur désapprobation.

Les propos qui ne s'attaquaient qu'à l'Oeuvre étaient encore les plus bienveillants, car d'autres s'en prenant au fondateur, ne voulaient pas croire à son désintéressement et à son zèle. «L'abbé Chevrier, un apôtre? Dites plutôt un intrigant qui veut être remarqué, un orgueilleux qui vise à ne rien faire comme les autres. Il s'enferme dans une baraque afin de condamner indirectement ses confrères. Laissez-le faire, il en viendra à vouloir qu'ils aillent nu-tête et pieds nus!»

Il eut beau répondre qu'il n'avait aucune prétention d'imposer à d'autres sa manière d'agir: les récriminations ne diminuèrent pas. Le dissentiment se compliqua de la question des rapports entre l'apostolat libre et le ministère paroissial; question épineuse autant qu'inévitable; question qui ramène fréquemment les meilleurs des hommes aux misères de la triste humanité.

Plusieurs prêtres de Lyon se plaignirent donc hautement des agissements bizarres, du zèle intempérant et de l'ambition présumée du Père Chevrier. Il enlevait les enfants aux catéchismes des paroisses et les détournait de l'assistance aux offices réguliers. Ils les déshabituèrent de la paroisse. Bref, si sa méthode se généralisait, les églises seraient bientôt vides.

Les amis de l'humble fondateur firent observer qu'il ne prenait les enfants qu'à l'âge de quatorze ans au moins; que ces vagabonds avaient alors passé l'âge de la première communion dans les paroisses et qu'ils n'en feraient aucune s'ils ne la faisaient pas au Prado; qu'il serait malheureusement difficile de leur faire perdre les habitudes paroissiales, attendu que ces habitudes leur étaient totalement inconnues, enfin que s'il existait quelque espoir de les voir fréquenter un jour les églises, c'était après leur passage au Prado, car, autrement, ils n'y mettraient jamais les pieds, pas plus qu'ils ne faisaient auparavant.

Ces raisons semblaient péremptoires. Elles ne firent cependant pas tomber toutes les préventions; il en subsista jusqu'à la mort de M. Chevrier.

Un jour, dans une sacristie, un curé qui parlait avec animation et tout haut de «cet intrigant d'abbé Chevrier», s'attira d'un auditeur une assez verte réplique:

- M. le Curé, trop de gens médisent des prêtres sans que vous vous en mêliez.
- Je ne m'exprimerais pas ainsi, répondit le curé un peu confus, si je le considérais comme un bon prêtre, un vrai prêtre.
- M. le Curé, nous devons le tenir comme tel aussi longtemps que les supérieurs lui maintiendront ses pouvoirs.
- Mais pourquoi ne fait-il pas comme les autres?

- M. le Curé, en vous tout est poli, élégant, distingué c'est pourquoi vous ne le comprenez pas.
- Comment, comment cela?
- Oui, vous êtes un prêtre d'académie et de salon; lui, c'est un prêtre pour le peuple; un prêtre de sous-sol ou de cinquième étage. Il en faudrait quelques-uns comme vous, mais il en faudrait beaucoup, beaucoup comme lui, attendu qu'il existe à Lyon plus de ménages d'ouvriers que de grands hôtels aristocratiques.

L'abbé Chevrier n'ignorait pas comment on le traitait. Pour se défendre, il n'avait que ses oeuvres et l'admiration d'un petit nombre d'ecclésiastiques assez heureux pour l'avoir observé de près. A ses confrères se joignaient des laïques en plus grand nombre. Une personne amie lui raconta un jour, à la sacristie, ce que l'on disait de lui.

«Insensé, orgueilleux, intrigant», hélas! Comme ils me connaissent bien! répondit-il; il est vrai que si j'intrigue, c'est pour gagner des âmes, mais faut-il que je sois maladroit pour réussir si peu! Et encore, ce peu, il y a des moments où je suis tenté de m'en faire gloire. Oui, ils ont raison: insensé, orgueilleux, intrigant, c'est bien le pauvre abbé Chevrier, en trois adjectifs. Mon Dieu, venez à mon aide et rendez-moi moins indigne de Vous servir!»

Ayant exprimé ainsi sa propre opinion, il parla d'autre chose. Le silence était sa règle absolue en fait d'apologie personnelle.

Il y eut cependant des attaques qui lui furent sensibles. Après avoir calomnié ses intentions et la droiture de son jugement, on en vint à le diffamer sous le rapport de la vertu. On l'accusa d'hypocrisie, d'immoralité et des plus grands excès. Ces bruits

se répandirent jusqu'à l'archevêché, où il fut appelé pour fournir certaines explications.

Il s'y disculpa sans peine, mais l'humiliation d'avoir eu à le faire lui fut très sensible. Lui qui prenait tant de précautions pour éviter, non seulement le mal, mais l'apparence du mal! Un jour, en arrivant au parloir, il se laissa tomber sur un banc et se mit la tête entre les mains: «Qu'avez-vous? lui demanda-t-on, vous paraissez tout bouleversé. - Comment ne le serais-je pas? répondit-il; je suis chaque jour insulté, quand je passe dans la cour, par une langue infernale que je ne puis éviter, puisqu'elle est chez elle, dans la maison en face. Ah! que l'on dise de moi tout ce que l'on voudra; mais il y a des choses que je demande au bon Dieu de m'épargner!»

D'autres fois, c'était son isolement qui lui pesait. Il souhaitait de trouver quelque bon prêtre qui le comprit, qui vint à lui, qui fût son aide et son conseiller. Mais seul, toujours seul, quelle existence! Et elle se prolongea ainsi de longues années.

Tout semblait s'unir contre lui, les amis comme les ennemis de la religion, le ciel et l'enfer. Avec cela la charité du dehors se lassait quelquefois. «Ce Prado, disait-on, était un gouffre; plus on y jetait, plus il y fallait jeter. S'il avait quatre-vingts enfants et qu'on eût le malheur d'apporter de quoi en nourrir un quatre-vingt-unième vite le Père en prenait quatre-vingt-dix. Il ignorait absolument la prévoyance, l'économie; il ne savait pas compter.»

Et sous ce prétexte ou sous d'autres, ses enfants manquaient du nécessaire.

Touché de ses embarras, un confrère jugea le moment venu de lui donner un sincère avis. Il lui dit avec douceur:

- Je n'ai rien fait jusqu'à ce jour pour vous décourager; au contraire, mais il me semble qu'à cette heure l'épreuve est faite. Ne vous obstinez pas malgré l'évidence; tout est contre vous; la sagesse, la vertu même, l'humilité vous conseillent de renoncer à une belle utopie; espérez-vous avoir raison contre tout le monde?

- Mon cher ami, répondit l'intrépide fondateur, les difficultés que je rencontre ne sont nullement une preuve que l'entreprise soit mauvaise. Connaissez-vous une seule oeuvre vraiment chrétienne, une seule oeuvre du Bon Dieu qui se soit établie toute seule, comme un brave locataire qui ayant payé son terme d'avance fait débarrer ses meubles sous le regard bienveillant de la police, et les installe avec l'aide du propriétaire? Pour moi, je conviens de mon insuffisance, je la constate; un autre à ma place ferait plus vite et mieux; mais l'oeuvre elle-même est excellente, je la voudrais pouvoir développer encore. Puis-je m'étonner, quand je la vois mettre l'amour de Dieu au coeur de ses enfants qui hier ne Le connaissaient que de nom et pour le blasphémer, puis-je m'étonner qu'elle déplaise au démon.

Quel était le secret de ce zèle du Père Chevrier? Avons-nous besoin de le dire? C'était son amour de Dieu, c'était sa ferveur. Un prêtre foncièrement pieux sera toujours un prêtre zélé. Lorsqu'il se sentait à bout de forces, il allait se prosterner devant le Tabernacle.

«Un soir, dit une de ses pénitentes, j'attendais à la chapelle pour me confesser, lorsque tout à coup je vois arriver un grand prêtre qui, se croyant seul, se jette au pied de l'autel, étendu de tout son long. Je reconnus le Père, et le voyant rester là sans mouvement, j'eus peur: ce fut ma première impression; ensuite je

me dis: «Pauvre Père, il vient confier à Jésus toutes ses misères.»

Il faudrait rappeler toute la vie du vaillant apôtre pour donner une idée de ce qu'était chez lui la piété, pour montrer combien il avait de zèle pour sa propre sanctification en même temps que celle des autres. Nous ne parlerons que de ses retraites.

Le Père Chevrier avait pris l'habitude de se retirer du monde un jour par mois, afin de se préparer à la mort, et, en outre, pour une durée un peu plus longue, trois ou quatre fois par an.

Tous les Saints ont aimé le recueillement et la solitude. Au sein de leurs travaux habituels, parmi les tracas que leur attire la réputation, il leur est bien difficile de se livrer à l'oraison et de se retremper dans la vertu, dans l'humilité surtout que les hommages intéressés tendent à affaiblir en eux. C'est dans la solitude qu'ils réparent leurs pertes et qu'ils puisent de nouvelles flammes pour les communiquer à ceux que le ciel leur confie. De plus, harassée quelquefois de fatigues, accablée d'ennuis, de déceptions et de déboires que Dieu ne ménage pas habituellement à Ses amis, leur âme éprouve le besoin d'un peu de repos, de même que le corps ne saurait se passer de sommeil. Les forces humaines ne sont inépuisables sous aucun rapport et les Saints, pour être plus résistants que les hommes ordinaires, n'en sont pas moins des hommes.

L'abbé Chevrier allait, dans les commencements, se reposer à Chatenay; mais ce village étant trop éloigné, c'était pour lui un voyage véritable et une perte de temps. Il se chercha donc une autre retraite, à cinq kilomètres du Prado, au village de Saint-Fons. «Je vais mettre de l'huile dans la lampe, disait-il, je sens qu'elle baisse. - Allez, mon Père, et puisse votre

approvisionnement ne pas durer trop longtemps!» répondaient ses collaborateurs.

Les austérités auxquelles il s'adonnait dans cette retraite approchent celles des anciens anachorètes, au dire d'un prêtre qui surprit un jour le règlement particulier qu'il s'était tracé. De quels fruits abondants ces retraites ne furent-elles pas suivies! Plus d'une fois, le Père Chevrier obtint alors de Dieu des grâces extraordinaires, forçant pour ainsi dire la Main de la divine Providence, qu'il priait par l'intercession de N.D. des Sept-Douleurs.

LA MALADIE ET LA MORT

Le surmenage usait le zélé apôtre. Sa vie au Prado et même à Saint-Fons, était devenue à ce point envahie qu'il devait pour travailler, disparaître de temps en temps.

Un jour, en juin 1876, il voulut se mortifier en mangeant des «herbes amères», et faillit s'empoisonner. Ramené à Limonest, il eut la jaunisse. Le docteur Levrat diagnostiqua un ulcère de l'estomac: «Père, ce sont les excès de table qui vous ont mis dans cet état.» Le Père ouvrit de grands yeux. «Oui, je parle sérieusement. A table on peut commettre deux sortes d'excès: trop manger ou trop peu.» Le malade avoua passer quelquefois vingt-quatre heures sans prendre de nourriture.

Il fallut aller à Vichy. Aucun remède ne lui parut plus dur. «Je vous demande pardon, dit-il en partant, de vous laisser et de vous donner ainsi mauvais exemple en allant à Vichy comme un riche; priez pour moi afin que je ne devienne pas un prêtre bourgeois.»

Il y retourna par contrainte l'année suivante: «J'aimerais mieux, avait-il essayé de dire au médecin, aller à Saint-Fons parler au Bon Dieu et étudier le Saint Évangile. Cela me ferait plus de bien. Je sais que je ne guérirais pas.»

Pendant ce second séjour un incendie éclata juste en face de son hôtel. Tout le monde perdait la tête. Il ouvrit sa fenêtre et fit le signe de la Croix sur le feu qui aussitôt cessa comme en 1865 au Prado. On vint de tous côtés voir «le saint»; il dut interdire sa porte.

*Le docteur Levrat l'envoie à Limonest se reposer... Le Père y réunit ses philosophes pour une suprême retraite; il mit toute son énergie à leur dicter quelques versets de l'Évangile; mais il n'alla pas jusqu'au bout; ce fut son dernier travail avec eux. Tout ce qu'il pourra désormais à grand-peine, ce sera de continuer à écrire son livre **le Véritable Disciple**.*

La veille de la Toussaint, il célèbre sa dernière messe dans la chapelle du Prado. «Je me suis tué à l'oeuvre, dit-il à ses prêtres; il faut vous y tuer à votre tour.»

A la fin de mai de l'année suivante, les médecins décidèrent de renvoyer le Père Chevrier à Limonest. Il devait y rester quatre mois. Du côté nord de la chambre, le Père Chevrier a fait percer, près de son lit, dans le mur, une lucarne qui, par delà la cour intérieure, lui permet de voir dans la chapelle la lampe du Saint-Sacrement. On lui porte le Bon Dieu tous les jours comme au Prado. Sa patience croît avec la douleur de la plaie vive qui lui ronge l'estomac. Il ne veut pas qu'on le plaigne et continue d'être gai. Lorsque les vacances arrivent, les séminaristes alternent avec les prêtres pour le veiller la nuit. «Vous allez mieux aujourd'hui, mon Père, lui dit un matin la soeur

infirmière. Vos veilleurs viennent de m'apprendre que vous avez passé une bonne nuit.» - «Ce sont eux, dit-il avec un sourire, qui ont passé une bonne nuit.»

Il eût été malgré ses souffrances tout à la paix de son âme avec Dieu, si la persécution religieuse menaçante n'était venue lui inspirer pour le Prado des craintes qu'il n'avait pas connues encore. «Un jour, raconte Soeur Catherine, j'entends marcher dans sa chambre, étant moi-même à côté. J'entre et je l'aperçois qui s'essayait à marcher avec deux bâtons. «Comment, lui dis-je, mon Père, vous vous levez et vous vous promenez? - Ah! me répondit-il, il faut que je guérisse bien vite pour faire bonne figure devant ceux qui viendront nous arracher nos enfants.»

Un jour, il vomit du sang. «C'est ce que j'attendais, dit-il; maintenant ma fin n'est pas loin. Me voilà arrivé à la dixième station de mon Chemin de la Croix. Je n'ai plus rien, j'ai tout donné. J'avais encore quelque argent, je viens de le remettre à M. Duret. Je n'ai plus qu'à me préparer à la mort.»

On ne put bientôt plus lui donner la Sainte Communion; et ce fut sa grande douleur. Il demande d'être ramené au Prado pour y mourir sur son champ de bataille. «Je veux descendre vivant, et le temps presse. Bientôt, dans trois jours, je ne serais plus», dit-il.

On l'amena le 29 septembre 1879, en la fête de saint Michel. On le porte sur sa paillasse, dans sa chambre de pauvre. Il eut une crise très violente, puis il prononça non sans efforts quelques phrases: «On instruit les âmes par la parole, mais on les sauve par la souffrance. Le Maître est bon, mais il est juste; Il fait payer les grâces qu'Il donne, et pour obtenir de grandes grâces, il faut les acheter. Me voici arrivé à la onzième station dans le Chemin de la Croix, je suis cloué sur mon lit, la douzième

station n'est pas loin, l'agonie, la mort.» Il demandait qu'on l'aidât à prier, n'ayant plus la force de le faire tout seul.

Le jeudi 2 octobre 1879, vers cinq heures, tous les prêtres et les séminaristes du Prado se réunirent autour de son lit. Il eut à peine la force de les bénir, et s'assoupit. Soudain, il se leva tout seul à demi sur sa couche, tendit les bras en avant, regarda droit devant lui, et la lumière du Paradis sur le visage, lança d'une voix plus forte ces trois mots: «Le Ciel! Le Ciel! Le Ciel!» Puis il retomba sans connaissance. L'agonie très calme, dura plusieurs heures. On lui renouvela l'absolution; on lui donna l'indulgence plénière à l'article de la mort. Tout le Prado, tous les amis du dehors, furent admis à baiser ses mains qui, après avoir tant de fois effacé les péchés des hommes et fait descendre le Sauveur sur la terre, déposaient sa vie dans les mains du Pauvre de la Crèche, du Crucifié du Calvaire, de l'Humilié du Tabernacle, de Jésus, splendeur éternelle entrevue dans son dernier regard.

L'«Écho de Fourvière» publia le Testament spirituel. Le pur amour a-t-il lancé cri plus humble, flamme plus vive?

«Je reconnais, ô mon Dieu, être bien coupable devant Vous! Que de fautes! Que de lâchetés! Que de péchés! Que de bien je n'ai pas fait! Que de mal j'aurais pu éviter ou empêcher, et je ne l'ai pas fait!

«Que de grâces dont j'ai abusé par négligence! Si j'en avais profité, j'aurais pu devenir meilleur et rendre les autres meilleurs aussi! Que de scandales j'ai pu donner!

«C'est pour toutes ces fautes, ô mon Dieu et tant d'autres qui me sont inconnues, que je viens m'humilier profondément et Vous demander pardon.

Et le mourant demande pardon à la Sainte Trinité, à Jésus, à tous les Saints, aux pauvres, aux enfants, aux pécheurs, aux prêtres. Puis il rend grâces à Dieu, à la Sainte Vierge, à Saint Joseph.

«Je remercie Dieu de ce qu'Il m'a choisi surtout pour faire Son oeuvre. C'est bien l'accomplissement de cette vérité que Dieu choisit ce qu'il y a de plus petit, de moindre, pour faire Ses oeuvres. Moi, si pauvre en science et en vertu, et m'avoir appelé à établir cette oeuvre du Bon Dieu qui doit porter de grands fruits dans les âmes et dans l'Église! Oui, que toute gloire Vous revienne à Vous seul, ô mon Dieu, parce que je puis bien dire avec vérité que je n'ai rien fait de moi-même, mais que c'est Vous seul qui avec tout fait.

«Je remercie Dieu de tant de grâces spirituelles et temporelles qu'Il m'a accordées pendant ma vie, et surtout depuis mon sacerdoce en m'appelant à une vie plus parfaite et plus évangélique, pour ne rapprocher davantage de Jésus-Christ, mon divin Modèle.»

Il fait une place à part dans ses remerciements à «ces pauvres ouvriers et ouvrières qui économisaient sur leur nécessaire pour m'apporter leurs aumônes chaque dimanche ou chaque mois.»

Il laisse à ses fils un dernier mot d'ordre: «Dieu et les âmes; rien pour nous, tout pour Dieu et les âmes.»

Il atteint la perfection de la pauvreté par le don héroïque des richesses qui survivent seules au tombeau.

«J'offre aux âmes du Purgatoire toutes les prières que l'on fera pour moi, après ma mort, afin que celles qui sont plus capables de glorifier Dieu dans le ciel obtiennent leur délivrance, laissant à la Sainte Vierge le soin de m'accorder à moi, ce qu'il Lui plaira.»

Puis il se jette éperdument dans le Coeur divin: «Que Dieu veuille me faire miséricorde et m'accorder le bonheur d'être au ciel un jour. Je sais que je ne le mérite pas; mais j'ai confiance aux mérites infinis de Jésus-Christ mon Rédempteur, qui a souffert et est mort pour moi, qui a porté mes péchés et par les mérites duquel seul nous pouvons être sauvés.»

FIN